

vite pour mieux découvrir et connaître les villages de l'Oysans, dont les divers cantons formaient vis-à-vis de nous et sur la gauche, à l'opposite de la montagne où nous étions, le rideau le plus agréable. Nous distinguâmes Oris, le Freney, le pays du Bez ou de Bez et nombre d'autres dont les noms m'ont échappé en cherchant à retenir ceux-ci. Tous ces pays font du grain, nourrissent des troupeaux et ne sont séparés du Mont-de-Lans que par la Romanche.

Le Mont-de-Lans est une montagne couverte d'arbres fruitiers, sous lesquels nous avons vu recueillir une grande quantité d'assez beau chanvre. Au-dessus s'en élève une autre couverte de pelouses et de prairies terminées par une forêt; on l'appelle l'Alpe de l'An, elle est couverte de troupeaux et conduit au glacier que nous voulions voir au retour, qui se prolonge le long de la combe dite de Malaval jusqu'au delà du Villard-d'Arène, c'est-à-dire à environ cinq lieues.

Après avoir descendu le Mont-de-Lans, nous nous arrêtâmes à Auch, mauvais gîte, jadis hôpital ou hospice pour les pèlerins et les pauvres<sup>1</sup>. Nous voulions de là parvenir au glacier dont nous n'étions séparés que par quelques rochers recouverts d'herbe et de pelouses, le long desquels il paraît facile de grimper. Néanmoins notre entreprise fut regardée comme impossible à exécuter et nous renvoyâmes à quelques jours après le choix que nous avions fait d'un passage où l'accès, nous avait-on dit, était plus facile. Nous rencontrâmes à Auch un homme de ces montagnes

---

<sup>1</sup> La carte de l'état-major l'appelle *hospice de l'Oche*.

faisant une collection de minéralogie qu'il allait vendre en Russie ; il nous dit y avoir déjà fait un voyage où il débita une pacotille considérable du même genre.

Passant à la Grave, nouveau désir de parvenir aux glaciers dont nous nous étions encore rapprochés de très près, mais impossibilité physique d'y atteindre; ils ne sont praticables que l'été, et ce n'est jamais sans péril que les chasseurs ou contrebandiers s'y exposent; ils tiennent à ceux de Vallouise et sont immenses. Nous arrêtant à la Grave, il nous prit fantaisie de voir le revers de la montagne au bas de laquelle ce village est situé ; nous eûmes alors toute ces horreurs en face ; chaque pas que nous faisons nous en faisait découvrir de nouvelles : ce n'était que masses énormes placés en bancs les unes sur les autres ; celles qui étaient différemment construites, mais d'une manière moins régulière, et pour le moins aussi frappantes ne ressemblent pas mal à des débris immenses de vieilles fortifications que le temps aurait détruites. Je dominais sur tout ; j'eus voulu être au milieu de ces montagnes dont je n'étais séparé que par cette combe de Malaval, au-dessus de laquelle je m'étais si prodigieusement élevé que, du bord des rochers qui la rendent presque impénétrable au jour, un pont d'une seule arche étroite aurait suffi pour m'y porter ; l'espace me parut si resserré que je crus n'avoir qu'un saut à faire pour y descendre, mais il eût été périlleux. Je jouis un instant de ce coup d'œil unique et dont je serai toujours frappé. Je voyais, au fond du précipice exactement à pic et taillé dans le roc, l'écume et le bouillonnement de la rivière sans en entendre le bruit dont deux heures plus tôt je venais d'être étourdi. Je m'approchai de

quelques maisons voisines entourées de moissonneurs et d'une abondance de gerbes ; on me dit que c'était la Terrasse, hameau de la Grave. Nous fûmes plus loin, nous trouvâmes le Chazelet, village agréablement situé, sur une plaine assez étendue, au fond de laquelle s'élève la montagne des Buffes ; à droite est le chemin qui conduit au Rioto (?), autre montagne plus haute, plus vaste, couverte de pâturages et de troupeaux, et dont la position domine sur tout le Dauphiné.

L'abbé Hélie avait dû la traverser, venir au Chazelet où nous étions, descendre à la Grave, et de là chercher à nous y rejoindre ; nous nous informâmes de lui, ou de son récollet plus connu ; personne ne les ayant aperçus ou rencontrés, nous redescendîmes à la Grave on ne peut plus satisfaits de l'excursion que nous venions de faire ; nous montâmes à cheval et eûmes le temps d'aller au Villard-d'Arène.

Ici mauvais souper, mauvais lit et nouveau projet.

L'abbé, qui venait de nous quitter la veille, devait nous y rejoindre, nous luy avions porté des souliers dont il aurait sans doute eu besoin, si, exact au rendez-vous et un peu plus occupé de nous, il s'y fût rendu ; mais nous soupçons sans qu'il arrive, et demain que faisons-nous ? Il serait plaisant d'aller toucher barre à Briançon, y embrasser quelques amis saysis de nous y voir arriver et que nous avions le projet de quitter vingt-quatre heures après, quoi qu'ils eussent pu nous dire. Cependant nous venons de quitter une ville qui nous ennuye, nous fuyons les affaires et ne courons qu'après la liberté. C'est un air pur que nous cherchons sur ces montagnes, une manière de vivre indé-

pendante de toute étiquette et bienséance gênante. Nous nous suffisons enfin, nous dominons sur ce qui nous entoure, pourquoi donc irions-nous de gayté de cœur et sans y être forcés nous perdre dans la vanité de recevoir des visites ou d'en faire, d'entendre des compliments et d'y répondre : d'où venez-vous, nous dira-t-on ? Où retournez-vous ? Pourquoi si tôt ? Mais enfin quelle affaire vous presse ? Nous aurions mille fois donné au diable tous les faiseurs de questions, puisqu'à la première : où allez-vous ? nous n'aurions su que dire. Nous étions donc dans la plus grande incertitude sur la marche que nous tiendrions. Ce diable d'abbé se fiche de nous ; s'il ne vient pas, il aurait dû faire dire où il est ; c'était à tout moment quelque reproche ou propos original sur son compte.

Nous avons en face et d'assez près ces glaciers inaccessibles dont nous brûlions d'approcher. Nous trouvons au Villard un homme d'une mine qui annonçait un drôle dégourdi et qui connaissait parfaitement les Alpes énormes qui nous environnaient. Impossible à vous et à moy, surtout en cette saison, nous dit-il, de parvenir à ces glaces qui vous étonnent : personne n'ose les traverser qu'il ne risque de la vie ; elles s'étendent depuis l'Alpe d'Arène jusqu'à l'Alpe de l'An, tiennent à d'autres glaces qui aboutissent aux montagnes de Vallouise ; il nous montrait du geste et de la voix tout ce qu'il avait l'air de posséder à merveille, il nous parlait de pays qui nous étaient peu connus et notre curiosité s'accroissait de toute l'impossibilité qu'il mettait à la satisfaire. Eh ! bien, nous dit-il ne pouvant y parvenir, vous êtes les maîtres de vous élever au-dessus de ces rocs de glace infiniment plus encore

qu'ils ne paraissent l'être de vous. Vous allès à l'Autaret, ne vous y arrêtès pas, allès à la montagne supérieure, le *Galibier* et vous serès sur les plus hautes Alpes ; vous dominèrès les trois Evéchés, tout le Dauphiné, la Tarentaise, la Savoye, le Piémont, etc. Enfin nous ne saurions rendre avec quelle rapidité cet homme nous fit parcourir en un instant et d'un coup d'œil une immensité de pays, qui nous fit hazarder de tout entreprendre s'il voulait être notre guide. Nous le lui proposâmes : volontiers, répond-il, si mon brigadier le permet (il était employé). Allès le savoir, vous serès bien payé et nourri comme nous, qui ne voulons entrer dans aucun autre détail. Notre homme nous quitte un instant, revient gayment nous offrir son service, accompagné du brigadier, curieux sans doute de savoir ce qu'il avait à faire ; nous nous nommons, d'abord il réclame notre protection et nous abandonne pour aussi longtemps que nous voudrions celui avec qui nous étions prêts à partir.

Enfin, le lendemain, samedi 4 septembre, à six heures du matin, nous devions être à cheval. Nous fûmes réveillés par le guide dont nous avions fait connaissance la veille, petit homme bien bâti, l'œil vif, parlant bien, connaissant parfaitement le pays où il allait nous conduire ; il nous promit de ne rien laisser échapper de ce qu'il serait intéressant de voir. Mon impatience m'avait à peine laissé dormir ; mon imagination m'avait devancé partout où je voulais aller et je fus vivement allarmé d'un ciel couvert de nuages épais et noirs, à travers lesquels perçait une pluie bien fine tombant avec rapidité et que le vent du nord rendait d'un froid presque glacial. Malgré

cela nous partîmes, M. de Fondville m'assurant que la bise amenait le beau temps. Je n'étais pas sûr que cela fut vrai aussi exactement partout qu'à Grenoble, mais comme je l'ai dit déjà, comme je pourrais le redire encore, notre curiosité croissait toujours en proportion des obstacles : d'ailleurs, nous devons l'avouer aussi, nous fûmes quelques heures assez satisfaits de l'idée de laisser à notre tour le compagnon qui nous avait abandonnés, et qui, en nous sacrifiant un jour de pluie, ne nous avait pas privé du plaisir que nous aurions partagé en parcourant le lendemain, avec lui, les montagnes curieuses en cristaux, coquillages, pétrifications, ruines et traces de volcans, dont le moine nous avait dit que l'Oysans était rempli.

Nous voilà donc montant l'Autarêt en espérant le beau temps, car il était toujours douteux et froid. Dans un moment le soleil eut percé : il ne chassa pas tout à fait la pluie, mais il eut bientôt dissipé les nuages ; nous pûmes continuer notre marche, nous élever où nous voulions, et examiner en plongeant sur de très hautes montagnes avec autant de facilité que sur les vallons profonds que leurs flancs énormes renferment.

A la moitié de l'Autarêt nous découvrîmes au-dessous de nous une gorge formée par deux rochers escarpés, fermée par un troisième qui l'est davantage.

Ils sont couverts de glace, touchent à la Vallouise et sont contigus à ceux dont nous avons déjà parlé. C'est là, et sous une voute de glace azurée et transparente, que la Romanche prend sa source : elle n'est presque qu'un ruisseau, même assez peu considérable, mais elle est grossie à chaque pas de tous les torrents

qui s'y jettent et qui sont aussi nombreux que les vastes et éternels réservoirs dont on les voit se précipiter en poussière. Je ne pus voir cette rivière, si petite à sa source, si impétueuse et redoutable dans son cours, sans m'abandonner à une infinité de réflexions, heureux fruits des empreintes que laissent dans l'âme les grands objets dont elle est affectée : tristes ou gays sentiments d'une mélancolie qui tient à la vérité de la morale ; elles se pressaient en foule dans un cerveau trop faible pour les contenir toutes. Mais, hâtons-nous de noter notre course. Si quelques jours je donne à ce griffonnage plus d'étendue, ou plus de temps à quelque voyage intéressant, tout y retrouvera sa place.

Ai-je donc oublié que je ne voyageais que pour me récréer agréablement de toutes les variétés que la nature peut m'offrir ? Mes yeux et mon imagination étaient tour à tour occupés et distraits l'un par l'autre, Je venais de voir la Romanche sortir d'un bloc de glace ; une cascade bruyante roulait ses eaux vis-à-vis de moi sur la partie opposée de l'Autarèt et, à travers des rochers garnis de mousse, ses eaux venaient baigner des prairies remplies de faucheurs robustes et contents ; des troupeaux immenses les entouraient. Ce ruisseau ne m'intéressa d'abord que par le spectacle qu'il m'offrit ; quand je le vis prendre un cours plus réglé vers le Briançonnais, j'en demandai le nom : la *Dure*, me dit-on. — Il forme donc la Durance ? — C'est cela précisément.

Je m'aperçois à la vivacité de l'air que je respire et à l'abîme que je laisse au-dessous de moi que je me suis considérablement élevé ; cependant, tant que je vois quelque chose au-dessus [de moi, il est sûr qu'il

me reste du chemin à faire : Eh bien ! guide, camarade, où sommes-nous ? A l'Autarèt encore ? Oh ! Monsieur ! Eh ! regardez là-bas, depuis une heure nous sommes au-dessus : voici le Galibier : cette croix qui, à peine d'ici, nous paraît un bâton, en est la cime. — Allons donc, mon ami, courage, il me tarde d'y arriver, nous ne nous arrêterons que là ! non pour que tu t'y reposes, je te préviens que tu seras assailli de questions, arme-toi de patience, bien ou mal réponds à tout, n'hésite sur rien, je veux tout voir, tout connaître, tout retenir, que ne puis-je savoir tout peindre ; allons, marche, arrivons.

Enfin, après quatre heures d'une montée si rapide que nous ne pûmes en faire la plus grande partie qu'à pied, nous fûmes à la sommité de ce Galibier si renommé, tant par sa hauteur que par la fertilité de ses prairies et les troupeaux nombreux dont il est recouvert. A côté de cette croix aperçue et désirée depuis longtemps est la limite qui nous sépare de la Savoie ; je me fis montrer les trois Évêchés, dont je me rappelle qu'on m'avait parlé en Oysans avec enthousiasme : ce n'est autre chose que la vue du Briançonnais et de la Valloise, diocèse d'Embrun, de l'Oysans et de quelques légers aperçus de ce qui dépend de celui de Grenoble, et de la Savoie ; j'eus plus de plaisir à étendre et prolonger mes regards sur une immensité de pays qui m'offrait toute la Tarentaise ; j'en distinguais les plus hautes, leurs cimes et leurs vallons, la Maurienne, la Valloire et quelques parties du Piémont. Je n'avais nulle idée d'un aspect aussi imposant, la variété de ces masses énormes en égalait l'étendue, tout était montagnes autour de moi, mais jetées avec autant de